

En attendant la lumière Le paradis des films piratés

Xi Feng

Numéro 195, juillet 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94234ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Feng, X. (2020). En attendant la lumière : le paradis des films piratés. *24 images*, (195), 158–161.

En attendant la lumière

Le paradis des films piratés

PAR XI FENG, monteuse

À ma naissance au milieu des années 1980, la Chine n'avait encore rien à voir avec la notion de « menace mondiale » qu'on accole actuellement à ce pays.

La majeure partie de la population n'avait alors accès qu'à peu de richesses matérielles à cause de l'économie planifiée. J'ai grandi dans une famille intellectuelle et artistique. Pour un jeune couple comme mes parents, c'était déjà tout un exploit de réussir à acquérir quatre objets de luxe pour leur mariage : une télévision noir et blanc, un réfrigérateur, une montre de marque Shanghai et une radio. Mon premier souvenir de cinéma remonte à 1994, quelques années après que ma famille ait déménagé dans le Guangdong, une province plus prospère au sud de la Chine. C'est chez des amis que j'ai pu voir *True Lies* et *Forrest Gump* sur une télévision couleur en VCD (un format éphémère très populaire en Chine à l'époque). Suite à cela, mon père cinéphile décida d'investir

une fortune dans une télévision Toshiba, un lecteur de films et l'équivalent de deux valises de VCD.

Mon père rêvait de devenir scénariste pour le grand studio de cinéma au sud du pays. Mais envisager un changement de carrière, en plus d'un déménagement, était très difficile en Chine au début des années 1990. À la place, il enseigna la littérature et un cours d'histoire du cinéma dans une petite université. *The English Patient* (1996) et le classique japonais *Manhunt* (1976) figuraient parmi ses films favoris, et il était fan d'Hitchcock et de Kurosawa. J'adorais écouter ses souvenirs de jeunesse, quand il allait au cinéma à la fin des années 1970 et dans les années 1980 : les jeunes gens se réunissaient alors pour voir des classiques

↑ Mon père et moi, Jiangmen, Chine, 1994



russes entre amis ou entre amoureux, alors que la Chine venait finalement de s'ouvrir à nouveau au monde après dix ans de révolution culturelle. Mon père aimait parler devant les films. J'avais horreur de ça. Mais étonnamment, ça ne me dérangeait pas quand il faisait des commentaires sur des techniques de montage – je les remarquais aussi : « Regarde, dans ce plan cette personne parle et, dans le suivant, un autre personnage finit sa phrase après le raccord ! »

Contrairement à l'époque de mes parents ou aux années post-2000, le cinéma ne faisait pas partie du paysage culturel dans la ville où j'ai grandi. De temps en temps, notre école organisait pour les enfants des projections de films de guerre en noir et blanc sur l'invasion japonaise lors de la Seconde Guerre mondiale. À la maison, mes amis et moi sommes devenus accros aux « animes » et aux stars de J-pop, au mépris des efforts d'éducation patriotique déployés par le milieu scolaire.

RETOUR VERS LE FUTUR

Après 14 ans loin de la Chine, je vis aujourd'hui le rêve de mon père d'être cinéaste, comme monteuse plus précisément. Je suis assise dans mon salon à Montréal, en plein milieu d'une pandémie, à écrire ces lignes sur mes souvenirs de cinéma. Aux nouvelles, la Chine est devenue la cible d'une nouvelle vague de haine. Les êtres humains sont plongés dans le type d'angoisse dramatique

En Chine, on dit que tous les réalisateurs ont étudié le 7^e art sur des DVD piratés. On peut presque considérer ça comme un mouvement de cinéma copyleft, à cause de l'impossibilité de distribuer des films d'art et essai dans le pays. Même aujourd'hui, avec une industrie cinématographique en plein essor, les quotas de films importés ne s'élèvent qu'à 75 par année, et la plupart sont bien sûr des « blockbusters ». Néanmoins, nous pouvons nous délecter des plaisirs du 7^e art grâce à d'obscurs films d'auteur piratés dans des commerces clandestins.

Le bon cinéma m'a appris à avoir de l'empathie envers les autres et à voir le bien dans le mal, et le mal dans le bien. Il m'a appris à m'ouvrir à différentes cultures. La profondeur de la souffrance et des peines de l'humanité me rejoignait alors au plus profond de moi-même. Soudainement le monde où je vivais était devenu trop étroit pour moi.

que je ne connais normalement qu'à l'écran. Tous les cinémas sont fermés. Mes parents attendent, de l'autre côté de l'océan, que je puisse aller les retrouver. Tout est plus surréaliste qu'une fiction.

Je pense à toutes les discussions autour des morts annoncées du cinéma depuis sa naissance. Cette pandémie est cependant bien différente de la fin du film muet, ou de la menace que

représentent les films de superhéros pour le cinéma d'auteur, ou encore la disparition de la projection et de la pellicule. Il s'agit d'un vrai défi qui concerne notre relation physique à la salle de cinéma. En janvier, j'ai pu me rendre en Chine et me fondre dans une foule immense. En février, j'ai pu quitter le pays pour aller à la Berlinale – peut-être le dernier festival de films de l'année. Assise dans un immense cinéma bondé pour le film d'ouverture (*My Salinger Year* de Philippe Falardeau), j'ai soudain eu l'impression d'avoir une double personnalité. D'un côté, j'essayais encore de me remettre du choc des mesures de confinement draconiennes imposées en Chine et, de l'autre, je me trouvais au milieu d'une foule inconsciente de la pandémie imminente.

Est-ce un point de non-retour ? Abandonnerons-nous volontairement notre amour des salles obscures ? Pourrons-nous surmonter notre peur collective pour faire revivre notre passion du cinéma ?

Je ne peux pas dire que je ne suis pas inquiète, comme tout le monde. Mais au fond de moi, je garde espoir. Ces 14 dernières années, les salles de cinéma ont été un point d'ancrage, un port d'attache, dans ma vie nomade. J'ai passé un nombre incalculable d'heures au cinéma, en quête de films difficiles d'accès. J'ai adoré discuter avec des amis à propos de toutes sortes de paradoxes impossibles et de formes innovantes. J'ai

passé plusieurs anniversaires à regarder des films tard le soir, prenant de l'âge dans les salles de cinéma. Je fais même la sieste devant des films d'art et essaie très lentement – je dors mieux que chez moi ! La salle est une invitation à fondre son âme dans un espace hors du temps, qui réveille nos émotions les plus enfouies, avant de nous rendre au monde quelque peu désorientés. Elle possède un pouvoir unique d'élargir notre imagination, nous permettant de comprendre la profondeur émotionnelle qui habite les autres et notre propre existence. Et l'imagination et la compréhension sont probablement ce dont nous avons le plus besoin en ce moment.

Ces jours-ci, je pense souvent à mes parents, à toute une génération qui a passé sa jeunesse sous l'ère noire de la révolution culturelle. Parmi ces jeunes gens qui ont perdu leurs rêves dans le chaos, ceux qui étudiaient sans électricité pour s'éclairer, ceux qui savouraient la littérature en cachette, ceux qui dessinaient ou écrivaient après leur journée de travail à l'usine ou dans les champs, plusieurs ont réussi à transcender leur solitude par leur passion. Je crois que certaines passions ne mourront jamais. Elles surpasseront toute forme de contrôle. Le cinéma ne sauve peut-être pas le monde, mais il a très souvent restauré mon espoir. Et je voudrais toujours revivre le moment où je suis assise en silence, dans le noir complet, à attendre l'apparition du faisceau lumineux.